HERVÉ PIERRET VIGNERON

LA CHAUSSETTE

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

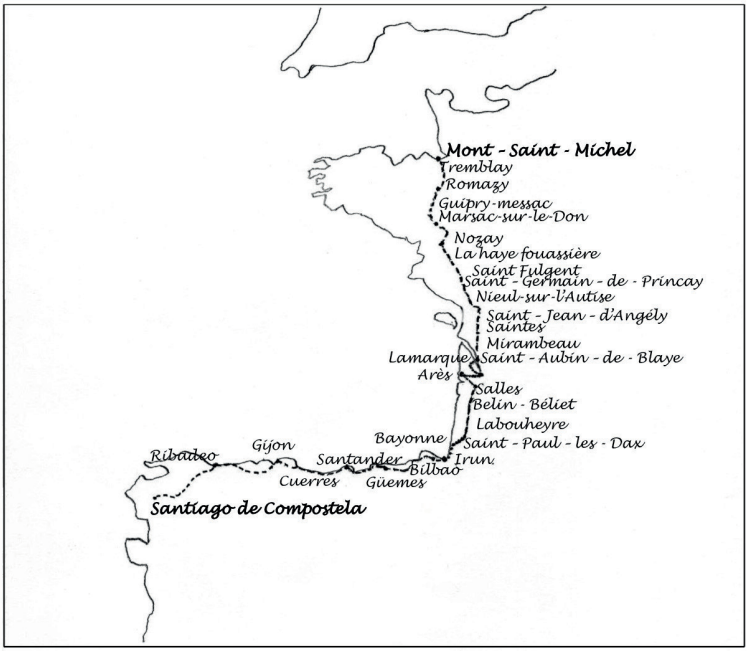
… …

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-38441-617-2
Dépôt légal : juin 2023


Mont - Saint - Michel
Tremblay
Romazy
Guipry-messac
Marsac-sur-le-Don
Nozay
La haye fouassière
Saint Fulgent
Saint - Germain - de - Princay
Nieul-sur-l'Autise
Saint - Jean - d'Angély
Saintes
Mirambeau
Lamarque
Saint - Aubin - de - Blaye
Arès
Salles
Belin - Béliet
Labouheyre
Bayonne
Saint - Paul - les - Dax
Irun
Gijon
Ribadeo
Santander
Bilbao
Cuerres
Güemes
Santiago de Compostela

CHAPITRE 1
Départ du Mont-Saint-Michel

La vie est un bien précieux et magnifique, mais elle nous inflige parfois des moments difficiles, et non, elle est loin d'être un long fleuve tranquille. Elle est belle la vie, mais quand un être cher nous quitte on se sent désemparé et quelque peu perdu. C'est ce qui m'est arrivé avec une certaine brutalité. Suite à une aplasie subite, alors qu'elle se portait comme un charme, la maladie a emporté ma mère de quatre-vingt-trois ans sans crier gare en trois mois. Le choc a été tel que j'ai eu beaucoup de mal à l'encaisser. J'avais une impression d'inachevé et de grand vide. Quelques mois auparavant nous avions profité d'une belle journée d'été pour nous balader le long des grèves du Mont-Saint-Michel et, après sa disparition, je ressentis le besoin viscéral de terminer cette promenade. C'est comme ça que, de ce lieu symbolique, le 29 mars 2022 à 15 h je me lançai sac au dos sur le chemin vers Saint-Jacques-de-Compostelle quelque deux mille kilomètres plus au sud. Je m'engageai donc dans cette grande aventure éprouvant le besoin de me dépenser physiquement et de prendre un grand recul sur ma vie. Marcher m'était apparu comme une évidence. Rien de tel qu'un grand bol d'air pour réfléchir sur le sens véritable à donner à sa vie. J'avais une impression de ras-le-bol général et tout finissait par m'exaspérer : les gens, cette société de surconsommation où « être » avait été mis au ban au détriment d'« avoir », et où le portable avait envahi l'espace relationnel entre les générations. Bref, je voulais respirer de nouveau à pleins poumons et me retrouver seul avec moi-même. Mais avec le recul, je

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

n'étais peut-être pas si seul que ça sur le Chemin. Pour être face à soi-même, me dis-je, le mieux était d'être totalement indépendant de toute logistique. Je choisis donc de voyager avec tente, duvet chaud, réchaud, affaires de rechange, casseroles et tutti quanti. Ce n'était plus un sac que j'avais sur le dos, mais carrément ma maison. À y regarder de plus près, je ressemblais plus à une tortue avec sa carapace qu'à un randonneur parti pour marcher pendant des semaines ! J'allais devoir tester mes capacités à l'effort et vérifier la faisabilité de supporter ce sac de vingt-deux kilos sur mes frêles épaules. Un après-midi de marche et une nuit sous la pluie eurent très vite raison de mes choix. Une chose était certaine : je devais impérativement alléger mon sac et, sur le village de Ducey, je décidai de procéder à un premier élagage. C'est comme ça que je me déchargeai de près de quatre kilos et confiai ce chargement superflu à mon frère venu spécialement à Ducey les récupérer. Mes conditions de marche me parurent du coup plus aisées, j'étais enfin prêt pour le grand départ. Le Mont-Saint-Michel dans le dos, je me dirigeai vers Pontorson, première étape de mon Chemin. Je récupérai, à l'Office de tourisme, une carte me détaillant le tracé à suivre pour traverser l'Ille-et-Vilaine. Pour ma première nuit sous les étoiles, il ne me restait qu'à trouver un champ où planter ma tente. À quelque deux kilomètres du village, je décidai d'installer mon campement en retrait de la route, en espérant ne pas y être dérangé. Un paysan répandait dans des champs du lisier émanant des écuries de sa ferme, mais restait à bonne distance de mon emplacement. L'odeur m'incommoda quelque peu, mais je savais que ce genre d'inconvénient me poursuivrait sur le Chemin. Les quinze kilomètres parcourus dans l'après-midi eurent raison de ma fatigue et je m'endormis très vite. Au réveil, le toit de la tente était humide ; je mis ça sur le compte de la rosée du matin et de la condensation accumulée pendant mon sommeil. Je compris que tous les matins avant de repartir, j'allais devoir la sécher avant de la remballer dans mon sac ; temps dont je devais tenir compte à l'avenir. Après avoir avalé un savant mélange de céréales avec une compote de fruits, je me dirigeai vers le Val-Couesnon, à près

de quinze kilomètres de là, en suivant une ancienne voie de chemin de fer qui me parut interminable et qui fila tout droit comme un « i » à travers la forêt. Midi : Je m'installai sur une aire de camping-car, avalai quelques tranches de saucisson puis remontai vers l'église où je devais retrouver aisément la flèche jaune m'indiquant le Chemin. Que nenni ! Rien ! Pas plus de flèche jaune que de signe de la coquille, et c'est comme ça que je me retrouvai à passer le pont de la Fontenelle où, pendant les guerres vendéennes entre les Chouans et la république de la Terreur, des hommes avaient perdu la vie, abattus froidement sans scrupule alors qu'ils se repliaient sur Le Mans. Après une côte plus facile à descendre qu'à monter, je me retrouvai au village de la Fontenelle et là, deux jeunes qui s'apprêtaient à ouvrir un bar me dirent que la destination que je cherchais était à l'opposé d'ici. À peine parti, je me plantais déjà ! Le temps commençait à virer à la pluie et, au détour d'un chemin, je décidai, à 16 h, de poser mon sac pour me réfugier sous ma tente à l'orée d'un bois. La journée avait été ombrageuse, elle ne méritait pas d'être ornée d'une pierre blanche, demain serait un autre jour. Et quel jour ! Je ne suis pas prêt d'oublier cette journée du 31 mars ! Une journée où le temps n'était pas de la partie, mais qui inonda mon cœur de bonheur : celui d'une belle rencontre. Après les déboires de la veille, et après avoir cherché le tracé du Chemin à travers les rues d'Antrain, je retrouvai le Camino. Avec ma curiosité des vieilles pierres et de l'histoire, c'est tout naturellement que je m'invitai dans le parc du château de Bonnefontaine où Anne de Bretagne aimait flâner en son temps. Le château, propriété de la famille de Rohan, s'élevait à l'extrémité d'un grand jardin et était cerné par une jolie roseraie à l'est, et par une vaste forêt à l'ouest et au nord. Après cette halte, je repris le Chemin en direction de Tremblay, avec l'espoir de rejoindre le village de Romazy pour la nuit. Arrivé à Tremblay vers midi, le temps vira subitement à la tempête et j'essuyai une première pluie de grêle que je réussis à éviter en me réfugiant dans un bar. Après un sandwich bienvenu, je repris mon chemin, mais, très vite, je me retrouvai dans une impasse. J'avais de nouveau perdu la flèche jaune et revenais

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

sans cesse sur mes pas, ce qui commençait à m'agacer légèrement. Au troisième passage, je me résignai et décidai de demander de l'aide. C'est comme ça que je fis la rencontre de Marie. Elle habitait une petite maison au sein d'un hameau et, ne sachant plus quoi faire, c'est à sa porte que je frappai pour solliciter de l'aide. Les chaussures pleines de terre, elle m'invita à rentrer chez elle pour me mettre à l'abri alors qu'une deuxième salve de grêle se mit à tomber. Installé à sa table, une serpillière sous les pieds, je partageai avec elle un grand café accompagné de biscuits. La pluie se mit à tomber fortement et je lui racontai que je faisais le Chemin de Saint-Jacques pour trouver des réponses suite à la disparition brutale de ma mère. De fil en aiguille, notre conversation devint plus intime et c'est comme ça que je découvris que Marie était chanteuse et qu'elle prenait des cours de chant. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais confiance en elle. Elle me raconta sa douleur suite à la perte d'un ami musicien et je lui parlai des chansons que j'avais écrites dans lesquelles je livrais mes pensées profondes sur la société, mes amours déchus et ma soif de liberté. La pluie cessa et le soleil réapparut, il était temps pour moi de reprendre mon chemin. Et, alors que je me levai de ma chaise, je saisis au fond de la poche de mon pantalon de trekking la clé USB que j'avais emportée et sur laquelle j'avais enregistré mes chansons. Machinalement, je lui remis la clé dans sa main et l'invitai à me faire part de ses impressions. Elle avait tout le temps pour l'écouter et, avant de nous quitter, nous échangeâmes nos numéros de téléphone. En reprenant ma marche, quelque chose me disait que nous nous reverrions un jour, peut-être pour partager ensemble mes chansons. Cette fille que je ne connaissais pas était la première à s'intéresser à ma musique et ça me faisait chaud au cœur en pensant que mes textes allaient peut-être interpeller cette chanteuse en herbe. Après un énième passage, la flèche était bien là où Marie me l'avait indiquée, mais la végétation la recouvrait partiellement. Il était 14 h 30 quand je me lançai en direction de Romazy. Une douzaine de kilomètres me restait à couvrir. Le Chemin s'enfonça dans une forêt en suivant le Couesnon, les branches formaient un

tunnel naturel sous lequel je me réfugiai en toute quiétude, les oiseaux accompagnaient chacun de mes pas à mesure que j'avançais. J'avalai, sac sur le dos, ces douze kilomètres sans m'en rendre compte ; j'étais bien. Mais pour le dernier kilomètre, ce ne fut pas la même chanson : la pente s'éleva si raide que mes jambes s'en souviennent encore. Le village était perché sur une colline et surplombait toute la vallée. Marie m'avait mis en garde, la météo annonçait une tempête pour la nuit, je devais donc trouver un endroit où me mettre à l'abri. Coucher sous la tente m'apparut soudain hasardeux et je me mis en quête d'une auberge éventuelle. J'entrai dans un bar pour glaner des renseignements et Nathalie au comptoir me fit savoir qu'elle proposait des soirées étapes pour 40 €. J'allais pouvoir dormir au chaud, avoir un bon repas et un petit-déjeuner en prime. La journée finissait en beauté et c'est repu et propre comme un sou neuf que je m'endormis comme un bébé. Non, le 1er avril n'était pas un poisson, je marchai entre Romazy et Andouillé-Neuville sur des petites routes de campagne, rien de bien folichon, mais j'avais évité les vents violents de la nuit précédente et j'espérais que la nuit prochaine serait plus calme et que ma tente résisterait à d'autres possibles naufrages. Le 2, je m'approchai du canal de l'Ille et c'est à Saint-Germain-sur-L'Ille, après un casse-croûte au Bar de La Place, que je rejoignis le Chemin qui descendait sur Rennes. J'empruntai le chemin de halage le long du canal et, à l'abri sous les platanes, je marchai tranquillement en dépassant les écluses qui jalonnaient la rivière. Ma progression était aisée sur ce terrain plat où, en fin de journée, je croisai plusieurs coureurs qui s'époumonaient le long de ses rives. Toutefois, il me fallait trouver un endroit pour la nuit et c'est tout naturellement que je décidai d'installer ma tente dans l'arrière-cour de l'écluse de Chevaigné. La température fut glaciale cette nuit-là et, au lever du jour, tout était givré. Le soleil brillait dans l'air frais du matin et faisait scintiller la végétation environnante. Après avoir un tant soit peu essayé de sécher ma tente, en vain je repris le Camino. Ce soir, je dormirai à Rennes, où, je ne le savais pas encore, mais mon objectif était néanmoins clairement identifié. C'est d'un pas alerte

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

que je rejoignis le village de Betton. Il y avait un marché campagnard et la foule était au rendez-vous. Dans cette agitation bon enfant, je décidai de m'accorder un bon repas et m'installai au café du port où, en terrasse, je me régalai autour d'un burger maison et d'une bonne bière. C'est le ventre bien tendu qu'en début d'après-midi je repris ma marche et, une fois encore, elle me mena à une jolie rencontre. Quand j'arrivai au port de Saint-Grégoire après cinq kilomètres, j'éprouvai le besoin de faire une pause. Le burger n'était pas encore digéré totalement et, avec le soleil, je devais me réhydrater. C'est là que je vis arriver, dans la direction du banc que j'occupais, un gars d'une quarantaine d'années. Dans un élan de compassion peut-être, il me tendit un mug de café et m'invita à le suivre dans son camping-car. Il s'appelait Brice et après s'être séparé de sa femme, il s'était réfugié dans ce véhicule où il vivait. Il m'expliqua qu'il sortait d'une grave dépression et qu'il éprouvait le besoin d'aller vers les autres et que, m'ayant aperçu assommé par la lourdeur de mon sac, il était venu spontanément à ma rencontre. Au premier abord, ça peut paraître étrange, mais peut-être que moi aussi j'avais besoin de parler à quelqu'un. Il me raconta sa vie, je lui expliquai pourquoi je faisais le Chemin de Compostelle et nous restâmes là à parler pendant près de deux heures de tout, de rien. Trouver une oreille pour vous écouter, vous n'imaginez pas l'importance que cela peut avoir sur chacun de nous. Quand je suis entré dans son repaire, j'avais remarqué une guitare posée sur un des lits, et instinctivement, j'éprouvai le besoin de la faire vibrer. J'étais parti depuis une semaine à peine et gratter me manquait déjà. Et là, assis sur l'escalier de la porte de son camping-car, je m'installai et commençai à jouer un morceau que j'avais composé. Ça sonnait bien et, embarqué par le rythme, je serais bien resté là un peu plus longtemps, mais Rennes m'attendait pour ce soir. Avec Brice, nous avions échangé sur nos vies respectives et, après avoir récupéré son adresse mail, histoire de garder une trace de notre rencontre, je repris mon sac à dos et m'élançai le cœur joyeux vers Rennes et sa banlieue. La journée tirait à sa fin quand je pénétrai dans Rennes. Avec le soleil, les gens se

baladaient encore sur les rives de l'Ille et, à l'approche du centre-ville, alors que je me retrouvai bloqué à un feu rouge piéton là, devant mes yeux, en grosses lettres peintes sur un mur, je lus « auberge de jeunesse ». Comme par miracle, j'avais trouvé mon lit ! Où était-ce mon lit qui était venu à moi ? Toujours est-il que la vie me souriait de nouveau et m'accordait pour cette nuit un bon lit et une bonne douche bien chaude. Mes chansons me revinrent en boucle dans la tête et c'est en les fredonnant que je m'endormis. Après un petit-déjeuner frugal, en ce 4 avril au matin, je bondis à travers les rues de Rennes. Le soleil brillait de mille feux et la flèche jaune m'invita à remonter le cours de la Vilaine. Après une heure à suivre ses berges, je finis par quitter Rennes par le sud en traversant les étangs de Moigné. Je savais qu'en suivant le chemin de halage la rivière me mènerait jusqu'aux portes de Nantes. La promenade promettait d'être belle si le mauvais temps ne s'en mêlait pas. La tranquillité qui y régnait éveilla en moi un sentiment d'apaisement et je me surpris à chanter à voix haute des textes que j'avais écrits. Certains étaient gais et d'autres plus tristes : la disparition de ma mère était encore bien trop pénible et je ne pus retenir quelques larmes en repensant aux moments heureux que nous avions partagés en famille avec ma sœur et mon frère. En mon for intérieur, je savais que je n'étais pas si seul que ça sur le Chemin et que ma mère restait omniprésente à mes côtés. À l'approche des falaises de Boel, je décidai de m'enfoncer un peu dans la forêt pour y trouver une place pour la nuit. Entre les arbres, j'installai ma tente. J'avais parcouru près de trente kilomètres dans la journée et, après un repas fait de quelques tranches de sauciflard et d'une boîte de maquereaux, je m'allongeai et me laissai emporter dans les bras de Morphée. C'est au chant des tourterelles que je me réveillai vers 7 h le lendemain. Le soleil s'élevait déjà dans le ciel, la journée s'annonçait radieuse et une demi-heure plus tard, j'étais de nouveau sur le Camino. Le chemin et la rivière se frayaient un passage à travers des gorges de granit, quant à ma progression je l'évaluais en relevant les kilomètres qui séparaient chaque écluse entre elles. Les quelques fruits secs et à coque

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

que j'avalais régulièrement me permirent de regonfler mes batteries et c'est en fin d'après-midi que je posai mon sac vers Saint-Malo-de-Phily. J'avais ajouté une trentaine de bornes à mon compteur et mes jambes n'en voulaient plus. C'est dans un champ, caché par une haie, que je passai une nuit paisible. Le 6 avril, je quittai mon repaire aux premières heures. J'étais d'humeur à marcher et le Chemin m'offrit un paysage de toute beauté. Pas un paysage naturel pour une fois, mais ici, le long de la Vilaine, l'homme avait œuvré dans le respect de la nature et avait élevé, de part et d'autre de ses berges, de petites maisons en bois, de couleurs variées et chatoyantes. Elles s'inscrivaient dans ce décor, comme sorties d'un tableau de Georges Hosotte. J'avais découvert ce peintre quelques années plus tôt en visitant la ville de Vézelay connue pour la splendeur de sa cathédrale. Les paysages qu'il peignait étaient auréolés de lumière et de couleurs très vives et j'avais été subjugué par la profondeur de ses toiles. En regardant ces petites cabanes, je revoyais ces petites constructions de pêcheurs aperçues lors de mon voyage en Islande en bord de mer. Vers Guipry-Messac, parmi elles, cachée derrière une barricade de verdure, se dressait une yourte et ma curiosité me poussa un peu plus à l'intérieur de cette propriété privée. Je poussai mon audace jusqu'à frapper à la porte de la maison attenante et une femme d'une soixantaine d'années m'ouvrit, un peu surprise. Je lui demandai la possibilité de visiter cette construction étrange, ce qu'elle accepta avec enthousiasme. Passé la visite, je lui racontai que j'étais en partance pour Saint-Jacques-de-Compostelle et, une parole en entraînant une autre, c'est simplement qu'elle me convia à prendre un petit café dans sa petite maison en bois. Martine me parla de sa simplicité de vivre et de son engagement au sein de différentes associations pour combattre, sinon les injustices, au moins les privations de liberté engagées par notre gouvernement au titre du Covid. Fortement opposée à la méthode employée par Macron et toute sa clique, elle manifestait au sein d'un collectif du nom de Solaris. Elle aimait s'amuser en cuisine autour des orties, me fit découvrir des biscuits de sa fabrication parfumés à la cannelle et, effectivement, ils

étaient délicieux. Avant de partir, elle me dit que la yourte pourrait être mise à ma disposition si j'éprouvais un besoin de calme notamment pour écrire un jour mon récit. Je la remerciai chaleureusement et lui promis de revenir la voir à mon retour. Un mot me venait en tête pour définir Martine, c'était une belle personne. Il n'était pas loin de midi quand je repris le Camino, et je craignais que le temps ne vire à la pluie. En remontant la Vilaine, je décidai d'opérer une pause au niveau de l'écluse de Port-de-Roche. Alors que je m'accordais à boire un peu d'eau de ma gourde, assis à une table extérieure, je la vis arriver à vélo. Elle s'appelait Leila, et avait quitté Vannes dans la matinée pour rejoindre son compagnon sur Saint-Malo le lendemain en fin de journée. Elle disposait de huit jours de vacances et avait décidé de remonter le canal de la Vilaine pour s'éloigner de la circulation routière. Elle travaillait dans un laboratoire agroalimentaire et passait le plus clair de son temps libre en tant que bénévole au sein de la Flèche d'Or. Cette salle de spectacle de la rue Bagnolet était connue d'un bon nombre de Parisiens pour organiser des soirées repas pour les plus déshérités de la Capitale et venait de rouvrir récemment. Nous échangeâmes nos coordonnées et elle m'invita à la recontacter si un jour l'envie me prenait de participer à l'une de leurs opérations musicales de bienveillance envers les plus pauvres. Avant de nous quitter, elle m'offrit une bouteille de cidre que des gens lui avaient donnée et, en échange, n'ayant pas de quoi réchauffer une boîte de conserve, je lui remis une préparation de chili que je traînais dans mon sac depuis mon départ. Si un jour Marie rencontrée à Tremblay chante mes chansons, j'aimerais qu'elle les interprète pour ces gens laissés au ban de la société lors d'une de ces soirées à la Flèche d'Or. En attendant, c'est la flèche jaune que je poursuivais, et alors que le vent se levait je levai le camp direction Langon à quelque cinq kilomètres de là où je comptais trouver un endroit pour passer la nuit. Après une longue descente, j'arrivai au centre du village où trônait magistralement une petite chapelle datant du XIe siècle, la chapelle Sainte-Agathe et, en face, tout aussi originale avec ces douze clochetons, l'église. L'harmonie des maisons s'inscrivait

Copyright - Editions Maïa - Merci de ne pas diffuser pour

parfaitement dans un ensemble architectural me rappelant le village de la Roche-Bernard, à proximité du Parc national de Brière en Bretagne, et c'est tout naturellement que je me dirigeai vers le Café des Tilleuls sur la place centrale. L'ambiance y était chaleureuse, ça discutait, ça palabrait et au premier plan, debout derrière son comptoir, Annie orchestrait la salle. Elle me rappela ma tante. Au premier regard je sus que j'étais au bon endroit. Après lui avoir expliqué que je cherchais un gîte pèlerin pour la nuit, elle m'informa que je devais me rendre en mairie pour récupérer la clé du local communal, et c'est rassuré que je me dirigeai vers l'hôtel de ville. Rassuré était peut-être un peu trop vite dit, car la jeune fille de l'accueil m'expliqua qu'étant tout seul, elle ne pouvait néanmoins me remettre la clé que moyennant le règlement des onze lits qui occupaient l'espace ! À 8 € le padoc, faites le calcul ! Quand je rapportai à Annie les conditions pour lesquelles je pouvais obtenir un lit, sans plus attendre, elle décrocha son téléphone et contacta l'hôtesse d'accueil de la mairie qui visiblement lui réitéra les dernières prérogatives prises récemment en conseil municipal. À peine avait-elle raccroché qu'elle contacta directement le premier adjoint au maire et, après une rapide négociation, c'est avec un grand sourire qu'elle me tendit le double des clés. J'avais un toit pour la nuit, la météo avait émis un avis de grand vent et je remerciai sainte Agathe pour m'être venue en aide en la personne d'Annie. La vigueur que dégageait cette petite femme d'une cinquantaine d'années faisait plaisir à voir et je décidai d'y souper pour le soir. Elle n'offrait pas les services de restauration, mais elle me concocta spécialement un plat de pâtes arrosé de sauce tomate dans l'improvisation la plus totale. Jamais personne ne s'était démené de la sorte pour moi et jamais je ne pourrai l'oublier. Annie était une boule d'énergie avec un cœur gros comme ça.